

9 782372 210836

**VENOLI
UNIVERSEL**



BOMBARDIER

UN AIR D'HOMME

ARRÊS

P A R F U M S



L'ENNUI UNIVERSSEL, BONJOUR

Le magazine de l'ennui interstellaire, de l'ennui mortel, ultrasidéral, s'ouvrira lorsque toutes les autres lectures se seront refermées. Ce numéro très spécial sera donc très perpétuel et les suivants ne seront pas pressés de paraître ou disparaître.

Écrire. Autant dire aujourd'hui transmuter, par la magie du verbe, le plomb mythique, celui des casses d'imprimerie numérisées, en or véritable. L'alchimie, en substance, réalisée. Convoquer de la valeur par la sorcellerie du bavardage, le miracle de l'argent surgissant comme de nulle part. Mais cette monnaie jaillissante comme d'une fontaine enchantée n'est pas le fruit du hasard ou de l'ingéniosité. C'est par l'essence de millénaires de concentration, comme pour le pétrole, qu'une manne s'écoule, comme du gisement des vieux objets que l'on récolte et retourne pour le dix millième du prix des efforts qu'ils ont coûté à produire, sans que l'on s'en rende compte.

Nous prenons le parti de vouloir voir cette manne du langage et des objets rendre sa

vraie ferveur et son or suprême au tout dernier moment. Il est d'usage de croire que le passé, essoré, ravagé, ne peut plus rien receler d'excellent qui soit inconnu; notre conviction est que, bien au contraire, aussi bien certaines choses trop célèbres que d'autres, encore ensevelies, promettent bien au-delà de tout ce qui a été aperçu jusque-là. Cette profonde intuition nous transporte jusqu'à vous. Elle est le seul gage de toute motivation. Mais qui d'autre que nous pourrait l'avoir en ces temps de lassitude ultime, et vous l'offrir sous la forme d'un magazine qui se projette vers la grâce éventuelle d'une actualité infinie ?

Cette revue est, comme toutes, une revue d'esthétique. Mais ici il s'agit d'initier les conditions dans lesquelles nos existences se déploieront désormais. Plus hautes de plateau, plus joueuses, plus dispendieuses qu'elles nous soient plus chères et plus profitables.

La responsable éditoriale

Huguette de Poulay



En couverture une exclu L'E. U. pour L'E. U. La vengeance d'une ouvrière coréenne (qui en fait 3000 par jour) sur la pétasse américaine. Photos Joe Lapôte



Goethe avait, dans l'intimité, une façon assez originale de partager l'humanité. Elle se divise, disait-il, en deux grandes classes : d'un côté sont les poupées qui jouent bien ou mal un rôle appris, créatures nulles pour le philosophe, et qui forment la majorité; de l'autre côté est le petit nombre des natures, restées telles que Dieu les a créées. « Être une nature », c'était dans sa bouche l'éloge suprême. Conversations avec Eckermann, Vendredi 3 décembre 1824

JUSTICE NOUVEAUTÉS



Nonotte lance, en pleine saison basse du chic devenu *Chic n' Shit*, sa propre maison d'élégance, *Non-Haute-Couture*. Elle détrône le goût et la couture pour imposer la *goûture*. Sa technique consiste à détruire les vêtements de ses clientes, voire à les déshabiller intégralement. Un vent de fraîcheur auquel plus personne ne pourra bientôt plus se soustraire — sauf à ne pas pouvoir régler les sommes astronomiques que Nonotte réclame. La mode détricotée *sous son habit neuf nommé fashion* s'oublie, part en lambeaux, en filaments de méduse; elle ne se défile plus et perd ses derniers brins jusqu'à la trame. On voit enfin le jour au travers. *Mme Tonnier* n'appose pas sa griffe, elle la griffe directement. En somme non seulement il faut pouvoir se la payer, mais aussi de sa personne. C'est la véritable grâce, qui demande de lourds sacrifices concédés dans la joie et l'abnégation ravie. Le Dr Tonnier, époux de la susdite, accueillera les plus repentantes de ces victimes du beau idéal dans sa clinique, dont *Nonotte* occupe, avec son établissement, la modeste charpente. Pour quelques sous de plus, elle exécute de charmantes sutures personnalisées au bloc de son mari. *Daisy Lusion*

TxT 12, le quotidien du texte sous toutes ses formes a lu *Les conversations de Goethe avec Eckermann* et les a trouvé fort instructives. Des auteurs du passé, la lecture va se métamorphoser. Certains vont sortir du néant ou changer de visage, d'autres viendront dans la lumière avant de disparaître à jamais. La revue du français dans le txt s'autorise tout, même de republier, lequel aurait été rédigé par Hoelderlin, Hegel et Schelling, le plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand en hors-série séparé.

« Une violence encore plus merveilleuse supprime la possibilité des barricades », clame à la une *Justice 6*, ce journal qui n'a qu'une loi. *Justice* brandit ses poisons les plus virulents, ses formules d'envoûtement sans égale et se dresse en son droit unique, souverain, imprescriptible, le nôtre. Rien à défendre, rien à céder.

Cinéma a), b) et c), trois projets de film par Michel-Paul Comte. Le cinéma se radicalise-t-il? Pas du tout, il existe en tant que tel, c'est tout, et c'est beaucoup, en nos jours où ce mal-compris subit les mêmes outrages que la poésie. La cinématomatoquéatographie doit paraître et dire ce qui se voit à l'oeil nu, si tant est que l'on regarde. Les arts de l'image n'ont pas d'autres buts que de montrer, mais c'est une drôle d'affaire quand il ne s'agit plus que d'exhiber, au bout de piques, des muscles arrachés. À partir de là *Les Films de Lassitude*, moins doctrinaux, se laissent pourtant aller à la tendresse d'adapter le roman de Violante Claire, *Terre voilée*, au cinéma.

Nous levons des lièvres qui courent dans les chaumes devant nous, oreilles dressées, ne perdant pas de l'oeil notre course à leurs trouses. *Le Geomal 9* a déniché l'*inexistentialisme*, ce mouvement de vase et de misère qui prétend être de la pensée. *Le Geomal, organe officiel de la pensée journaliste*, en profite pour s'autodétruire. Un journaliste ne pense pas; il suppute, il dispute, il répute, il compute.

Propitiatoire des icônes et des clans est une étude menée par le Professeur milanais Gurum Protorino sur la base de l'institution des images propices, de la protection physiographique rapprochée et de ses techniques, ainsi que sa conséquence, la communauté des esprits morts et vifs. *Le Gigazine*, vivement concerné par cette étude puisqu'elle s'appuie en grande partie sur le phénomène Giga, consacre à l'étude de Protorino la plus large part de sa cinquième édition. Sans se cantonner à l'aride théorie, *Le Gigazine* va jusqu'à offrir à son lecteur une image protectrice en kit, à monter soi-même. On en trouvera, dans la même collection, en couverture du hors série de TxT et de TxT 13. Toi-aussi, collectionne tes gigaboucliers individuels.

Miss Mars, à l'occasion de sa tournée mondiale couronnant la sortie de son nouvel album « En joue », s'exprime à coeur ouvert et tambour battant dans le numéro 1 de la revue *La Herse* au sujet de tant d'accusations la taxant d'agressivité. La nouvelle revue consacre toutes ses pages à la divinité casquée, avec, aubaine à saisir en série ultra limitée, un poster central gratuit dédicacé! Une Mars, et ça retape. *Les parfums Arès*, pour promouvoir leur nouveau jus très masculin *Bombardier*, accompagneront la vedette dans sa tournée cosmique qui s'achèvera, cela va de soi, au Gigacirk de l'astroport central, sur Mars. *Bombardier, un air d'homme*.

Arriver *À bon porc*, ce n'est pas du tout cuit. Jeux, billot d'humour, agit'porc, le bulletin de liaison de l'usine à cochon (directeur de publication Jean Bonffret) donne à chacun l'occasion de garder le contact avec sa tribu et le sourire au groin des lèvres. Dans la même veine carnée, *Lassitude Editions* et *Carrefour* convergent en 8 pages avec *Foire à la viande*, en une communauté de vue renforçant le vrai sens de la solidarité entre puissances jumelles.

« Tout ce qui avance a des pattes, des roues, des ailes ou des chenilles... » Voilà le manifeste que lance le mensuel *Mobwheelyah International*, revue de décoration qui brise les conventions du statisme. Mobilier signifie le contraire d'immobilier; un meuble doit être mobile, marcher, rouler, ramper, voler... ou au moins l'évoquer. Aussi ne soyez pas surpris de croiser déambulant crapaud, Voltaire à roulettes, chaise sauteuse! Un univers qui bondit vers le futur. Grouillez-vous d'y bouger au rythme d'aujourd'hui, avant qu'il ne vous monte dessus... Dorénavant il va falloir domestiquer le quotidien. Coïncidence? Notre actualité Ah-Ah Maison page 7 revêt les mêmes tendances.

Le livre à deux pages procède vers son numéro 100. C'est Marie Joséphine Sébastiane Denis qui présidera à cette circonstance solennelle avec son roman *Le savoir liquide*. Mais nous n'en sommes qu'au numéro 96. Comte Latsu sera le 97 avec *Le bois de l'Eau Fraîche*. *TxT 14* est presque entièrement sous la fascination de cette collection unique, disponible, ce que nous prenons au sens emblématique, aux recueils, ou Recueil, à la Bibliothèque nationale de France. En compagnie de bien des oeuvres inconnues, nous le savons, et qui risquent bien de disparaître avant d'être aperçues. Car comment le seraient-elles?

Mort, la publication pour son numéro 3 révèle une chronique inédite du clip de Comte *Attendre*. On y voit un soldat qui va mourir exécuté, et qui a du jouer son propre rôle dans une production américaine. On suppose que le « moteur! » a du résonner avant le « feu! », dans l'ordre. Repris par Comte, le métrage tente de restituer un tombeau au comédien du réel qui succomba, ce jour-là, aux besoins de la représentation. Le soldat s'en tire avec les honneurs. Le cinéma moins bien. En deuxième partie, Violante Claire livre un extrait inédit d'*Histoires Impaires*.

Vous ne savez pas encore ce qu'est le quéâtre? Et pourtant vous y êtes : c'est la petite scène de nos jours et de nos nuits, qui n'a plus besoin des roueries et des fadaises des spectacles, parce qu'elle est, même si modeste, bien plus riche qu'eux. *Quéâtre industriel* numéro 3 et *Quéâtre de Philolux* cernent toujours de plus près cette intuition qui s'épanouit.

La pornstar étasunienne défunte bande encore du fond de la tombe; son érection textuelle semble devoir ne jamais retomber comme tant de soufflés littéraires. Après *L'homme à la peau de bite*, le deuxième tome de son sulfureux évangile va sortir à l'automne aux Presses de Lassitude sous le nom de *Le goût de foutre*. Vous allez le retrouver avec Joybringer.



LE JOY-B
HARD RUBBER
MOTHERFUCKER





msc, *autportrait au foulard*, plâtre coloré, 1985.

«La photographie échoue complètement à donner un équivalent satisfaisant des volumes. Ceux-ci n'ont rien à voir avec une photo d'eux. Cet échec est l'indice d'une faille générale de la photo devant l'espace. Toute graphie avait connu cette difficulté, mais une certaine ambiguïté entretenue par la main, repoussait la découverte d'une impossibilité à tabler sur un réel absolu pour saisir et rendre du réel, lequel se dérobe totalement aujourd'hui que la photographie est exécutée à la chaîne par des automates.»

Ralf Müller

VOLUMES

Si l'on en croit msc, ces portraits en ronde-bosse des années 80 ne furent qu'une recherche modeste, celle de la justesse de certains volumes du visage. Déclaration assez anodine, qui semble être une sorte de lieu commun de la sculpture. Pourtant si l'on survole son histoire, celle qui se manifeste chez les plus grands noms, ce n'est pas du tout ce qu'elle privilégie en aucune façon. C'est toujours, sur le mode majestueux de la clameur des statues colossales ou dans la simplicité de petits groupes charmants, l'effet et encore l'effet qui est recherché. Souvent l'architecture ou la décoration d'intérieur sont trop proches d'elle pour laisser à la sculpture les moyens tranquilles d'un regard détaché des contingences sociales. La sculpture propage des dogmes avant tout, elle intime encore plus que les images en deux dimensions. La sculpture, art rude qui doit dominer l'articulation des formes avec force et la rendre sans mollir, attaché aux pires contraintes sociales, n'a ni le temps ni la disponibilité de parler des volumes, sans intention particulière de convaincre ou défendre la cause de quoi ou qui que ce soit, sinon celle de... l'auteur ? Ce n'est pas même vraiment le cas ici. Celle-ci ne s'estime justement sculpteur, artiste en rien. Ce qu'elle poursuivait ne visait aucune stratégie artistique, ni sociale, ni « esthétique » au sens général, ordinaire du terme. Elle ne s'estimait pas à cette mesure, autant par orgueil que par modestie. L'esthétique au sens propre d'où proviennent ces portraits leur donne cette orientation sur la vérité, l'observation consciencieuse, affectueuse, touchée par les traits du visage humain, curieuse, attachée avec tendresse à leur particulière conformation de chair mystérieusement mobile glissant sur des os. Aussi le résultat qui s'en dégage, indépendant et espiègle, joueur, mêlant déstructuration des idées venues par une discrète déstabilisation et l'introduction invisible d'un déploiement infime, mais solide, se tient strictement à l'écart de l'art. Même si c'est à la source de toute émergence des formes, commune avec l'art, que survient la ronde-bosse de msc. En leur temps,

ces portraits de plâtre et de cire colorée par des pigments ne tentèrent qu'à peine de se faire connaître. La femme qui les façonnait n'en avait cure ; le cours de ses yeux se portant du modèle à l'argile, le chemin de ses doigts remplissaient ses heures et chassaient un peu l'ennui. Puis mpc voulut que l'entreprise devienne « sérieuse », lui qui n'avait pas encore bien compris que le sérieux changeait de bord, lâchait ses vieux comparses essoufflés pour venir, ou revenir à ceux qui s'amuse de la vie, seule manière de lui vouer une tout entière considération ; l'attitude authentiquement conséquente. Mpc ne savait pas lui-même plus sûrement que msc, le chemin du « monde normal », mais lui s'en préoccupait. Sans comprendre, séduit pourtant, l'arrivée d'un espace plus qu'insolite, d'un espace tout autre qui naissait là de toutes pièces, comme toujours dans ces cas-là, dans le plus total silence, il voulut lui-même se jeter dans l'argile et pétrir une solution qui lui parut plus susceptible d'« aboutir ». Cela donna l'esquisse de la sorcière, projet convenu, tête encapuchonnée d'une lourde perruque égyptienne ou de marquise 18e. Très vite, parfaitement inexpérimenté dans la technique du modelage, mpc échoue et, terminant l'objet en établissant sa solidité constitutive, c'est msc qui reprend la main. Mais elle ne reviendra plus au modelage après cela. Avec le recul il est clair que le couple, devant l'incapacité de faire émerger une figure artistique d'un projet totalement hors du temps et des normes contemporaines, encapsula son intuition, en un acte réflexe, pour la sauver de quelque manière dans la forme d'une sorte d'oeuf où l'inspiration est représentée comme une inspiratrice idéale semblant sommeiller en l'attente du grand éveil, perdue dans les rêves d'une nuit où dort une certitude tranquille. Angélique ou maléfique ? La force de la tête est de paraître n'être qu'emplie de visions intérieures turbulentes et joueuses, peu soucieuses du mal ou du bien qui pourrait en découler. Elle est habitée par une souveraineté inconnue. On reconnaît la force divine égoïste, dangereuse,

msc et mpc, *La sorcière*, 1986. Plâtre surfacé porcelaine et peint.

L'oeuvre suscite l'intérêt de jeunes architectes déclinant sa forme à la base de bâtisses de toutes tailles, dont une maison à deux étages reliés par un escalier en colimaçon.



indépendante, seulement peut-être taquine ? L'incertitude qui s'associe au danger que l'on pressent en fait une oeuvre excessivement présente, contenant presque trop d'énergie. Une forme de bombe à retardement — ce que sont tous les oeufs. Mais entre le tout premier portrait, *mpc avec des épaules* (1985), et qui forme avec *La sorcière* un couple fondateur sur la géométrie duquel il faudra invariablement revenir, c'est sur une oeuvre plus modeste qu'il faut s'arrêter. Entre temps msc avait façonné un autoportrait rempli de rigueur et de droiture, une simple tête prise dans un foulard, sobrement teintée. En ses propres termes elle reconnaît que là elle a su donner le volume du front avec quelque justesse, énonçant, par cette parole, la nature générale d'expérimentation de son projet de ronde-bosse. Le portrait heureux, dressé comme en lui seul, respire d'une douce lueur. Il ne cherche pas à se faire remarquer. Il attend qu'on l'aperçoive si on l'ose, si on le peut, si l'on ne craint pas de le voir. Ce portrait laisse venir dans le secret, le silence, dans sa plénitude, un monde. On passerait aisément sur ce monde, comme sur tant de mondes possibles. Mais celui-ci nous interpelle aujourd'hui et parle de vérité, de présence par le volume qui est là. Sur les choses, on le comprend, c'est presque toujours le regard qui manque, qui ne sait pas se produire, qui flanche et glisse. Msc connaît de près cette difficulté à soutenir le regard, à discerner. Ce n'est pas une pléthore

d'objets qui peut jamais venir combler le gouffre avide du regard qui se défausse. Ces formes qui viennent dans la lumière, si elles sont reçues sans angoisse, offrent le repos. Ce qui paraît procure alors une satiété qui suspend la hantise perpétuelle de se croire sans-monde, jeté dans la panique de surfaces qui se déborent sans cesse sous le pied, des parois truquées qui s'effondrent lorsque, à bout de nerfs et de fatigue, on guette l'occasion d'un instant de quiétude. Ce simple visage tout droit, sans grand artifice, tient tête à toute la sculpture et à son histoire à laquelle il n'appartient pas. Point d'art ici, que du don. Point d'artifice. Ses volumes affleurent à notre perception comme se dégageant d'un marécage. Beaucoup d'autres volumes peut-être, si nos sens savent s'aiguiser et devenir subtils, nous attendent aux endroits où nous n'avons pas su tourner ou approfondir le regard. Ce regard, je le répète, qui seul fait tout éclore. Msc mourut à ce nom avec la page de ces portraits une fois tournée ; la femme qui le portait est renée sous d'autres incarnations depuis. Celles-ci ne savent plus guère qui fit tout cela, pas elles, sans doute. Les objets sont là comme des apparitions venues dont ne sait où. Le soleil peut tourner autour d'eux et décrire des ombres devenant familières, propices, que l'on ne doit à personne. On peut habiter ces formes aimables, accueillantes, hospitalières. Et nous n'avons pas d'autre abri qu'elles, dans notre dénuement. Bénies soient-elles. mpc

msc, *autportrait au foulard*, plâtre coloré, 1985. Détail.

Ci-dessous : msc, *portrait de José*, plâtre coloré, 1985.





Pierre Mahut (1910-2002), né à Compiègne et mort à Bayonne.

« La peinture est une passion de vivre, c'est également un luxe de pauvre, je donne énormément d'importance à ce que l'on nomme les plaisirs gratuits. En effet il est toujours possible de faire le tour du monde avec quelques crayons et quelques feuilles de dessin. » n'a cessé de publier la petite presse d'époque. Nous faisons de même.

¹ voir le dossier consacré au lieu-dit page 16.

Nature morte à la cafetière, huile sur toile, vers 1960. Détail



LE VIEUX

Les toiles de Monsieur Mahut ont une caractéristique très particulière, très rare, signe d'une qualité extrême en art : elles semblent à la fois évidentes, à voir, à vendre; et dès que l'on se jette sur elles pour s'en emparer, elles disparaissent, déçoivent, deviennent inexistantes ou banales. D'où vient ce signe discriminatif unique des choses vraiment les plus belles, au-delà même des chefs d'oeuvre si vénérés, qui semblent imputrescibles, inoxydables? Ce signal se produit avec les oeuvres délicates, ambiguës, celles qui plongent au premier coup d'oeil dans le ravissement parce qu'elles attirent irrésistiblement dans leur monde; on y vit, y sent au travers d'elles dans l'instant. Mais dès que l'on tente de « juger », de « réfléchir » en faisant retour à son propre monde pour les y rapporter, elles expirent à cet air mortifère; plus rien ne subsiste du poisson multicolore qui chatoyait sous l'eau. C'est le propre des choses subtiles, qui reflètent l'indicible. Quand on y pense, ce phénomène n'a rien à voir avec l'art. Cela est plus en rapport avec la magie, l'envoûtement, le divin qu'avec la galerie marchande ou culturelle, où excellent les poissons morts. Cela n'existe strictement qu'en dehors des institutions et des commerces, il n'y a rien à faire, ça ne passe pas, c'est tout de suite inopérant dans le monde de l'affairisme. Ce dernier doit d'ailleurs tout falsifier à grande clameur pour reproduire un semblant de l'effet dont j'ai parlé. Évoquer les toiles du Vieux, c'est comme parler de beaucoup d'autres choses, parmi lesquelles elles ne sont pas les produits d'un « auteur ». Elles sont là comme chez elles, dans une sorte de lieu idéal où les éléments ne se classent pas par la main qui les a engendrés, mais selon d'autres critères. Ce lieu idéal où des choses très diverses et pourtant ayant toutes ce trait de caractère que j'ai mentionné très précisément, c'est celui que j'appelle l'ah-ah maison'. La maison de la beauté, de l'enchantement, du plaisir des sens, où les choses plaisantes s'assortissent naturellement, se mettant mutuellement en majesté en se grandissant les unes les autres dans leur beauté particulière.

La peinture est dominée par le signe et son élaboration. Les peintres qui sont désignés comme « grands » par son histoire sont ceux qui ont mis au point des prototypes de la beauté qui se sont avérés viables — en tout premier lieu la beauté féminine. On y comprend la pure nécessité érotique; la complexité d'avoir à se confronter, pour le sexe opposé, à la femme « nue », sans détenir les marques d'une explicitation qui la rendent saisissable. Si la peinture disparaît, c'est qu'elle n'a plus rien à offrir en terme de nouvelle apparence, de nouveau signe. Mais c'est l'avoir bien mal comprise que de l'avoir cantonnée à cette fonctionnalité; elle avait bien davantage à offrir, et elle le réserve encore à un autre regard, qu'elle attend. L'art entre pour nous dans un double fond de sa dimension, encore inconnu, malgré les mille indices qu'il a su faire poindre de toutes parts. Inconnue ou célèbre, la peinture a très souvent une autre facette à nous révéler. Sauf que les peintres qui ont le plus servi sont ceux dont l'accès est rendu le plus difficile, paradoxalement, alors qu'ils sont partout représentés dans l'évidence, mais en vérité tailladés, lacérés, réduits en confettis, jetés aux chiens, après l'orgie. Encore dans toute la fleur de sa fraîcheur, Pierre Mahut que nous nommons le Vieux, le vénérable, l'ancien, est de ces peintres pour lesquels la mise au point de modèles pour la vision n'a pas été un enjeu social. Il s'est tenu dans les perspectives d'autrefois, avec un terrible retard dans la vue au regard de l'impitoyable modernité. Mahut le Vieux ne s'inquiétait pas de la confection de prototypes pour la femme future ou de nouvelles percées radicales pour le paysage — il s'en tenait à donner une continuation scrupuleuse à une tradition picturale qui lui tenait à coeur, ce qui est considéré par l'opinion ordinaire comme une faute, du passéisme. Sauf qu'en art, même s'il a toujours été un peu difficile de le rappeler, il n'y a pas de progrès, comme c'est le cas inverse pour la science et les techniques. Renouveler à toute force la manière picturale fut une sorte de grotesque foire lancée au moment où la confusion entre les sciences de la nature et celles de l'esprit fit ses dégâts les plus définitifs et condamna l'art à sa dernière période. Pierre Mahut n'était pas impatient de voir la peinture s'exploser droit dans le mur. Il voulait être peintre et il le fut.

Ce ne fut pas un technicien de la propagande usinant des projectiles, mais un homme qui regarde et montre. Un peintre dans le sens normal du terme, digne continuateur d'une tradition de la représentation par la technique de l'huile sur toile. Son travail intéresse donc pour plusieurs raisons : D'abord parce qu'il est resté presque inconnu et est donc encore « vierge » de tout appareil critique, mise en majesté et en perce pour on ne sait quel nouveau produit à mettre en magasin artistique, puis par sa modestie qui va permettre de mieux comprendre la peinture des célébrités sous un autre angle (s'il peut en rester, parfois, quelque chose), et peut-être mettre au jour, comme le trésor qu'est l'oeuvre inconnue du Vénérable, les images sous-estimées qui demeurent enfouies sous l'accusation d'être mineures ou rétrogrades. C'est à une autre optique que nous escomptons nous livrer, au travers des toiles, des paysages de Pierre Mahut, sur l'ensemble de la peinture en tant qu'elle n'est pas, ou plus un art.

Ce nom a désigné trop de métamorphoses et a recouvert trop de choses multiples et disparates. Il n'a plus grand sens. Reste des images qui peuvent parler ou non, servir d'embellissement à nos quotidiens comme de support à nos réflexions, sous une lumière qui ne se préoccupe plus des histoires des arts, toutes falsificatrices, captieuses, inquiètes d'avoir à créer du concret, du valide, du monnayable, du vivable au plus vite — Ici pourtant nous savons la présence de la banque toute proche sans nous en offenser. Les paysages de Pierre Mahut, au premier abord, nous atteignent par leur gentillesse sérieuse, leur amabilité. Ils ne se dressent pas sur les ergots du génie qui va tout écraser. Cet accueil fait un bon effet. une simplicité délicate et de bon aloi. Cette hospitalité acquise, l'espace nous investit avec une certaine tendresse. Nous sommes loin des clameurs du journalisme. Les lieux qui sont peints s'adressent à notre curiosité, à ce désir de porter le regard vers un horizon. Puis une chose frappe; malgré l'évidente similitude avec bien d'autres peintres, rien n'est asservi à des maîtres ou à des modèles. Bien au contraire, Pierre Mahut est parfaitement lui-même dans ses manières successives, bien délimitées, correspondant à une évolution naturelle. Les écoles, mouvements, groupes artistiques finissent par cacher les peintres eux-mêmes. Que des comparaisons entre eux ne viennent que trop vite n'a rien d'extraordinaire; mais les associer sous ces faciles lieux communs ne leur a jamais que nuï. On ne voit plus les peintres eux-mêmes et encore moins leurs images sous les appellations forcenées du groupisme qui doit les associer aux prémices, au corps ou à la postérité de périodes picturales artificielles. L'historicisme crée des moments bien distincts, puis les démontre en y amalgamant arbitrairement des personnalités qui n'ont, sous des affinités effectives mais purement contingentes, rien à voir les unes avec les autres. Même les toiles du vieux où l'on va s'exclamer : « on dirait un... » réclament que l'on y regarde à deux fois. La comparaison avec le peintre cité est alors instructive. Quelque chose du fameux prédécesseur est bien présent, mais il n'y a nulle imitation. On oserait presque dire qu'il y a achèvement, comme si un témoin avait été passé secrètement entre générations et conduit plus avant. Certaines toiles de l'Ancien sont ainsi des conclusions données à des recherches — des victoires, d'autres des avancées divergentes, et il y a beaucoup d'échecs qui ont la dignité des tentatives. Encore une fois l'apparence conventionnelle de cette peinture voile une expérimentation picturale réelle, assidue. Les élites rurales ou parisiennes ne s'y trompèrent pas, qui jugèrent capitale la peinture de Pierre Mahut, sans lui accorder le moindre statut sur le fond, parce qu'elle contredisait trop le destin contemporain de l'art. Pourtant le Vénérable était peintre comme on était un artisan de ce type au moyen-âge. Son anachronisme, de son vivant, fait tout son intérêt pour nous et pour l'aventure de la peinture, qui ne se tient pas dans le temps, mais dans la collaboration invisible des peintres, leurs échanges, leur manière de se faire concurrence comme de se prêter main-forte. Que s'agit-il d'accomplir, au-delà d'une exigence du quotidien, de représenter la lumière du jour, à la mode dans les vitrines? C'est de faire vibrer les arbres et les champs, le ciel, réjouir l'oeil et lui donner de l'espace où s'élançer! Ce n'est pas une coïncidence si tant de toiles du



Vieux sont des chemins, des routes. De là, comment parler de la peinture du Vénérable, et à quoi bon? Il faut la regarder, la peinture. Parler, commenter, travail de sape, de valorisation bancaire de mauvais goût. Notre présentation s'étiolerait dans les banalités d'usage de la critique. À ce sujet, une étude amusante consisterait à reproduire les articles de journaux de province qui chroniquèrent les expositions de Pierre Mahut, propos complètement plats, mais qui illustreraient en détail ce que le criticisme en art peut avoir de dérisoire; même dans ses instants de brio, sous les plumes les plus célèbres. Il n'y a rien qui nuit aux formes de l'art comme de les commenter, et surtout avec un point de vue « objectif ». Il ne reste qu'à laisser mpc hurler sa joie absurde, grandguignolesque, déplacée, devant les toiles du Vieux. HdP

l'oeufre

On a vu mille et mille choses en l'art sauf ce qu'il fallait y voir : l'art est un germe, un oeuf ². La croissance encapsulée d'une possibilité dont chaque repli détient la promesse d'une forme à venir, d'un membre, d'une excroissance inconnue. Tout n'est pas art et beaucoup de choses qui se réclament d'en être, ou que l'on a classées ainsi, ne sont que stérile matière. Sans doute, images sacrées, écrits critiques et commerce lui ont conservé sa pérennité. La force vitale s'est conservée. Le germe ainsi s'est préservé, colporté. L'oeufre a été couvé(e) comme la précieuse progéniture. Mais des coucous sont venus dans le nid, des pierres y sont tombées, aussi. Ainsi d'oeufres, il y a en qui sont célèbres pour des raisons bien étrangères à la perle rare qu'elles sont vraiment. L'art est peu vu, vu de travers ou pas vu. Sa qualité profonde jamais. L'art va se fondre comme la graine dans la terre dont surgit la pousse. Il aura vécu pour ce à quoi il était destiné enfin. À des époques peu clairvoyantes, voyantes,

aveugles ou encore plus aveugles va succéder une époque plus voyante du tout, mais qui aura grandi en se nourrissant de lui dans sa disparition. Le « commerce d'art », cette contradiction dans les termes, aura servi, bien à son insu, à protéger le cocon divin jusqu'à l'éclosion. L'esthétique n'est pas autre chose que la production industrielle, l'engendrement technique du papillon des étoiles. Motif pour lequel ce qui est passablement admirable en art est raisonnablement acceptable par l'opinion générale, mais pas l'exceptionnel, sorti des instants exceptionnels. Au Moyen âge ou à la Renaissance, les beaux talents se voyaient comme naturellement parole de Dieu, mais dès le 19e siècle la splendeur en art suscita méfiance, aigreur, combat acharné pour l'ensevelir et la falsifier. Ce furent les débuts de la grande méprise et du grand mépris de la beauté : car la beauté n'est que germe et promesse de vie plus haute, éblouissante. Tout ce qui s'est mis à éblouir et à briller avait dès cette époque là contre lui, comme ennemi juré, ce qui ne scintillait que par à-coup et par reflet; l'art de troisième ordre, ce qui a triomphé dans une époque gangrénée par l'épicerie qui n'aurait pas pu percevoir le beau, la promesse de l'aube, que dans la contrefaçon bruyante et bariolée de la baraque foraine transfigurée en temple du sublime. Ces époques-là n'ont eu que ce mot à la bouche, sublime, parce qu'elles étaient abjectes. (Nous n'en sommes plus là. Le commerce lui-même n'y tiendra plus et devra muter, faire retour critique — seule critique qui alors, aura jamais valu). Alors les choses recelant vraiment le joyau de leur trésor se sont cachées. On n'y a vu que de la misère et de l'insignifiance, ce qui les a abritées, si elles n'ont pas été détruites. Mais qu'elles l'aient été importait peu. Certaines ont survécu parce qu'il devait en être ainsi, et ainsi le germe nommé art s'est complété jusqu'à pouvoir attendre son épanouissement, l'instant de la naissance dont l'imminence est désor-

Coup de vent d'été, huile sur toile, autour de 1955. Abandonné à la joie de vivre, Pierre Mahut ne date pas, nomme encore moins, et parfois ne signe pas ses toiles. « Tu les signeras! » dit-il à Gilles, qui porte, en effet... le même nom. Mais sa manière évoluant de façon caractéristique, il est assez facile de reconnaître les époques du peintre.

² voir Volumes page 6. les oeufs de l'art ne couve pas un art de plus, mais une portée indéterminée.



Marais, huile sur toile, 1960. Un botaniste pourrait presque reconnaître les roseaux, joncs graminées...



Herbes couchées, huile sur toile, vers 1955.

mais sensible. L'oeil n'est pas « l'organe de la vue » en un sens platement utilitaire, il est cet oeuf lui-même. Pour l'oeil ancien comme pour l'oeil noeuif, il est des périodes de développement, d'enrichissement comme d'appauvrissement, de maturité et d'éclosion. L'oeil ancien est en cette phase d'éclosion et il va donner envol à l'oeil nouveau dont nous ne savons presque rien, sinon qu'il est forcément déjà préfiguré dans l'ancien, sous une forme ou une autre. Ce que nous voyions aujourd'hui est que les étapes les plus ultimes du mûrissement ont dû être éludées, passées sous silence. À nous de rire dans le soleil de nos aperçus ignorés. Le voir éclate avant tout dans le produire et s'en fiche, devient plus prolifique et égoïste d'être mis en garde à vue. L'artiste véritable jouit et se nourrit de sa création; que le monde n'y voit goutte le rend malheureux non pas pour le dépit d'être éclipsé par qui ne le vaut pas, mais de compassion pour l'égarement, le vagabondage misérable qui ne sait pas reconnaître et se gonfler aux sources du prodigieux. L'artiste s'attriste que le divin qui le touche, et qu'il a mission de révéler, ne provoque qu'indifférence et oeil mort. Il se fait une raison, il comprend qu'il doit en être ainsi, et pour longtemps; mais pas éternellement; il sait la nécessité, mais en pleure la misère. Non point la sienne, car l'artiste brûle, solaire, du sourire de son bonheur de voir, ses larmes seules se versent chaudes sur ses frères envoûtés par la froide laideur et l'obscurité. Mais ce n'est plus l'heure de compter ces peines et ces douleurs au moment où l'on voit l'art germer et poindre dans sa verdure inopinée. Nulle souffrance n'aura été de trop pour cet instant de gloire. Quelle « preuve » donner à tout cela? Y en a-t-il une meilleure que tout cela lui-même? Que tout ce qui voudra s'en abstraire en prenne le risque; car le risque et la sûreté ont changé de main, un beau matin de juin lointain déjà, sans autres trompettes que celles de l'enthousiasme matinal des oisillons qui crépitent et pépient dans un rayon de lumière ardente. La parole s'avalise d'elle-même.

le vieux

On liquide! À ce cri de ralliement tout le monde se jette sur le vieux stock du bric-à-brac mondial pour, de cette source dernière, aux allures inépuisables, faire exister le vieil univers quelques secondes de plus. Car

tout doit disparaître. Allez, on fouille, on trifouille, on trie, on extirpe, on brade et, par accident, en tirant un bout par ci un bout par là, on trouve merveille oubliée. Parce qu'aux temps où se produisaient encore des choses et qu'il y en avait pléthore, on a, non seulement, parfois laissé de côté le pire, mais très souvent le meilleur; ce dernier ayant toutes les caractéristiques embarrassantes de l'invendable, ne se comprenant pas toujours à la vitesse d'une étiquette avec un prix, puisque le leitmotiv de la question concernant le bout trouvé au hasard restera, encore plus que « Est-ce que ça se mange? »: « Combien ça coûte? » En art, depuis la RevFra³, tout ce qui a trouvé à s'acquiescer une étiquette avec la clientèle qui va avec, ne l'a jamais fait qu'à l'aide de la littérature journalistique, bref, le marketing. Sommes-nous dans ses marques avec notre article sur un peintre absolument laissé pour compte, non pas parce qu'il était médiocre (ceux-là qui l'éclipsèrent en son temps, sont désormais garantis sublimes par une zélée muséographie coprophile), mais bien au contraire parce que son excellence n'a plus rien laissé à espérer aux autres, qui se sont bien souvenus de la leçon et ont oublié, et se sont chargés de faire oublier par les vertus du silence, la véritable ampleur, par trop ombrageuse, de Pierre Mahut: il fallut le perdre dans un feuillis, un taillis feuillu d'arbrisseaux malingres, falots et étouffants. Gageons que beaucoup (répétons-le, la beauté est toujours vue par tous. De rares la recherche et l'aiment, le vulgaire la craint et la déteste) ont dû en garder une secrète chienne rancoeur. Ils se seront dédommagés en se souvenant de la superbe, de la maladresse de ce bel homme de haute taille, fort imbu de sa personne et de son orgueil d'artiste (pourtant très justifié), lequel passe chez les élites pour un coupable manque de modestie, une faute de goût, quand on ne sait pas la voiler d'une fausse humilité, comme font les ambitieux sans qualité. De son vivant comme en son existence posthume, le peintre n'a cessé de susciter les malentendus les plus curieux. Était-ce donc si négligeable, secondaire, ou incompréhensible que l'oeuvre de Mahut le Vieux? Une telle omerta ne s'attaque jamais qu'au meilleur. Pourquoi? Parce que si la barre se relève ainsi à tout bout de champ (de peupliers), c'est le niveau qui monte et les plus misérables qui prennent la tasse — c'est-à-dire une foutitude de peintrailons, de

peintrasses, de gâcheurs plus que surestimés, qui ne vaudraient plus que des picaillons. La grande boutique universelle prend toujours soin de laisser les choses dans une mesure médiocre. Que révélera la grande braderie de la Fin des Temps, lorsque le dernier ballot de vieilleries aura été éventré? Quelles étonnantes et mirifiques merveilles? N'est-il peut-être pas très sage d'avoir conservé ces pièces d'exception pour le dernier acte? Et la mise au jour du trésor Mahut le Vieux, si flamboyant de ses couleurs apocalyptiques, cette exhumation du corps de l'art enseveli n'est-elle pas le signe que tout va se jouer d'une dernière mise au point occidentale avant qu'une page ne se tourne définitivement et qu'alors un oeil éclore? Nous-mêmes, enveloppés dans nos propres questions, faisons partie de cette terminale brigade, gardienne patiente d'un jugement où tout va s'éclairer, et pas seulement dans l'éclair d'une épée qui frappe le cou de l'infâme et adoube le juste à l'épaule, mais coupe de son fil tranchant l'hymen de l'avenir et découvre le champ tout autre d'une ère inconnue. Il nous tarde que tout soit consommé de l'ancienne chronologie dans ses détails trop contingents et que pointent les vraies merveilles riches en énigmes et en promesses (parmi lesquelles des oeuvres célèbres, mais méconnues). L'émergence de ce continent oublié qu'est Mahut le Vieux nous emplit d'un frémissement de joie. La lumière cuivrée de ses plus belles toiles est bien celle que nous sentons monter à l'horizon. Aujourd'hui qu'il vient dans la lumière de sa nouvelle aurore, retraçons le chemin qui aura été le sien, homme d'un si grand talent et tant ignoré, qui aura porté son destin de peintre, isolé, dans l'obscurité, aussi longtemps qu'il aura pu conserver la foi en son art. C'est la force de chacun qui s'exprime dans la volonté, la pugnacité, la lutte contre cette pesanteur terrible qui finit par tout abattre. C'est le combat du héros qui est beau de la faiblesse qui le couche, mais décrit sa gloire. Suivons ce sentier dans l'or d'un nouveau jour qui point, dans le vent, parmi les sautillants nuages et les humbles objets des hommes qui parlent à nos coeurs qui n'apprendront jamais, malgré la leçon que leur inflige le quotidien, à s'endurcir assez pour ne pas fondre de douleur et d'émotion à de tels spectacles qui nous concernent, qui nous regardent tant, nous tous qui devons, à l'image du Vieux, porter nos destins humains. Pourquoi le Vieux? Parce que ce qualificatif péjoratif, qui aujourd'hui veut dire obsolète, hors d'usage, inutilisable, ce terme que l'on n'ose même plus employer pour les gens devenus âgés, parce que trop prosaïque et donc injurieux, nous le reprenons crânement dans son sens ancien du sage, de « celui qui sait et qui connaît ». Oh, il y a toujours ici ou là quelqu'un pour redonner cette signification usée, au mot; mais c'est dans le contexte de la nostalgie et donc du vieux vieux. Notre vieux est jeune, à l'inverse de la vétusté aujourd'hui si avérée de la jeunesse associée à l'idée, qui a péri, du moderne. Il faudra un temps, aussi, avant que le jeune retrouve son vieux sens dans sa vérité. Mais il reverdira.

le vénérable

Pierre Mahut d'abord se dépite aux élites montpamases des années 30 où sa sincérité plaide vite contre lui. Il ne se sera que très brièvement, et dans un faux jour, associé aux modémités de saison. Il a choisi le chemin de tradition du peintre envers et contre cette famille vers laquelle il doit se rabattre par souci pécunier semble-t-il, sans conviction ni succès. Il n'aime en l'homme que son regard, celui qu'il porte sur les choses immédiates, le paysage, ces choses qui indiquent l'homme bien plus que les portraits. La peinture est surtout friches, jardins et intérieurs de l'homme. Il y est partout présent sans qu'on l'y voie directement. Mahut le Vieux est peut-être revenu à Gironde pour retourner au giron de son enfance, de la lumière de son enfance qui ne lui a jamais quitté l'oeil. Il retrouve vite, en caricature, les mêmes groupes d'imbéciles suffisants qui tiennent les mairies et les préfectures, les vignobles, les petits notables à qui il doit faire sa cour pour « percer ». Il ne négligera ni franc-maçonnerie ni pmu pour gagner la fortune dont il rêve pour subvenir aux besoins de sa famille et satisfaire à la demande toujours pressante du père. Il se dégoûtera là aussi vite qu'à Paris de ces officiels qui profitent de l'art pour parler plus secrètement d'argent (l'art-gens) et, comme aujourd'hui où c'est devenu giga industriel, se faire valoir. Cependant il y gagnera quelques vraies amitiés; par son caractère si chaleureux et maladroït il touchera, des femmes, surtout. Pierre n'a pas qu'une passion. Il a aussi, et surtout, celle des femmes. Il est possédé, comme tout créateur, par les forces telluriques d'Éros. La guerre le voit revenir des camps dans un wagon où il n'y a plus que des cadavres. Il a perdu 45 kilos et n'a dû de survivre

qu'en se faisant passer pour mort, en ralentissant son coeur grâce aux leçons de Krishna Murti. À Paris il épouse (en catimini) Solange Devignon. Une beauté. Grande et bien faite, c'est le modèle de la Parisienne émouvante. Après sans doute bien des déboires dans les milieux artistiques, une amitié avec Derain, il habite avec sa femme à Compiègne dans un ancien hôtel appartenant à son père. Mais l'argent ne vient pas soutenir la carrière du peintre, lequel, sa vie durant, idolâtrera, sans doute souvent malgré lui et au grand dam de sa femme, la pauvreté, qui le rend libre comme l'air et ouvre en lui les perspectives d'une émancipation. Mais personne n'aime, en vérité, la pauvreté et il ne déclare son goût pour elle que par provocation et pudeur. La famille quitte Compiègne en 1952 pour rejoindre la demeure du père Henri Mahut à Gironde dans la région de Bordeaux. Avec rien, sur des Solex, Dominique derrière sa mère, Gilles sur celui de son père. Là en entrant chez les francs-maçons, chez lesquels il accède très vite aux plus hauts grades, il fraye avec Edmond de Rothschild, le ministre Boulain, le marquis de Lur-Saluces, vend même ses toiles assez cher. Mais il ne supporte pas les attaches de l'ordre et s'en éloigne. Il a certainement plus d'une aventure, alors, avec des châtelaines et des femmes de la bourgeoisie du Bordelais. Il vend quelques toiles, exécute là une fresque atroce, ici une médiocre étiquette de vin pour une cave. Mais ça n'accroche pas. Ce grand et bel homme inspiré, em-pêtré dans son talent dont il ne sait comment l'exploiter et ne sachant que jouer, séduire et sans doute gaffer, créer imbroglie et rancunes, séduire les épouses et avoir encore, par-dessus le marché, l'audace de ne pas trop le laisser ignorer au mari, par bravade, le paye cher et retourne sans un sou à la consolation de ses prés et de ses champs, de ses rivières et de ses étangs où il est rêveur, insouciant et peintre à sa guise. Mais tout ça ne nous regarde que très peu. Ce sont ses moments de plaisir créateur qu'il a la délicatesse de laisser en souvenir de sa vie, et nous ne voulons rien en savoir de plus — parce que ces turpitudes humaines sont trop ordinaires: elles n'ont rien de personnel, même si elles suscitent toujours la même curiosité malséante de fiche anthropométrique de police, alors que sa peinture, elle, n'est qu'à lui; il y est présent dans un caractère qui nous est encore presque complètement inconnu, et que nous défrichons à peine — car, oui, il faut extraire Mahut le Vieux du lierre parasite, du vieux bois mort et des ronces qui l'étouffent. Dans ce wagon du passé, Pierre Mahut, ralentissant son coeur, attendait, parmi des cadavres, que son oeuvre réapparaisse. Il a tant perdu de poids qu'il n'a plus de corps. Seules ses toiles rayonnent de sa vie, légères, si légères, comme des petites graines empenées qui s'élèvent dès qu'on les touche, au moindre souffle. Il y est tout entier, préservé, prêt à s'envoler pour enchanter l'air de ses vivantes feveurs dont l'écho résonnera encore longtemps, un temps, puis s'éteindra, comme tout doit s'éteindre. Pourque-là, boire à cette source est une jouvence, un philtre de vie. Jus nous, une naissance, une fête, à son honneur! Sur ces vieux objets peints ce qui frappe c'est la trace de la main. Le mouvement qui a déposé la couleur de la palette à la toile. Mais ce n'est que secondaire. Ce qui frappe c'est la présence du vent et du soleil, des arbres, de l'eau, des machines et des murs qui est restituée par le va-et-vient de la main désormais invisible, la main morte qui, vive alors, saisissait par son balancier le parcours du jour fleurissant de toutes parts autour du peintre ravi, possédé par tout ce qui tombait en lui pour se diriger vers la main. Son fils Gilles se souvient qu'il lui parlait, le rencontrant à l'entrée du village ou sur les routes, travaillant. Son père ne lui répondait pas, ne le voyait pas. Plus tard il s'étonnait que Gilles ait été là. Le médium peinture n'est pas la matière qui sort du tube, mais cette réceptivité captivante qui retire du monde pour précipiter celui-ci dans une image du temps. Le peintre médium entre en une transe presque cataleptique où les parfums, les oiseaux et leurs chants, les insectes, les sons et les sensations de toutes sortes s'allient, se fondent et se projettent sur la toile presque à l'insu du peintre qui ne connaît que la joie d'être là et de ressentir en une extase la transmutation de l'instant en image de ce jour-là. Et si on fouillait (bien inutilement) la matière accrochée à la toile, on en trouverait la preuve scientifique (sur le mode sarcastique) sous la forme de graines, pollens, petits insectes capturés vifs, les pattes et les ailes englués dans la couleur. Ne dirait-on pas que les toiles du Vénérable, par instant, sont peintes avec des ailes de papillons qui commencèrent par virevolter de la palette au tableau et vice versa, pour finir par faire mouche en faisant touches de teintes avec leurs propres ailes fixées à jamais au hasard si destiné de leurs derniers spasmes? Pierre courisait la vendangeuse ou la vigneronne pendant



La maison sur l'étang, huile sur toile, vers 1955. «On dirait un...»



Chemin des grands arbres, huile sur toile, vers 1955



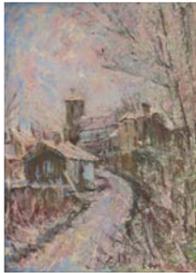
Solange Devignon

³Révolution française





Grue portuaire, huile sur toile, 1965



L'entrée du village, huile sur toile, 1960

Double précédente: Peupliers, huile sur toile, 1957.

que ses petits assistants ailés se tuaient à finir sa tâche. Les moyens photographiques, trop mécaniques, ne savaient déjà plus faire ça. La peinture à l'huile, menacée d'être définitivement supplantée (impossible en vérité), criait son avantage infini, son art unique, irremplaçable, comme si son argumentation pouvait retourner la loi des trahisons qui l'avait déjà condamnée. Il fallait plus facile à faire, plus industriel, plus accessible à n'importe qui, et l'art se débarrassait de tout ce qui ne se voit pas et ne sert à rien. C'est à dire de tout. Nous avons là l'une des dernières traces fabuleuses de l'art avant sa transfiguration. De sa magie devenue incompréhensible, illisible, invisible, sinon à si peu, jamais assez peu, sans doute. Rien ne devrait s'en vendre ni être plus avant dispersé. Il faudrait tout conserver de ce qui en existe en un sanctuaire dont nul ne pourrait approcher qu'ayant prouvé être capable de faire l'épreuve du voir. Quiconque a essayé de peindre un tant soit peu sur un motif, n'aura pu échapper au terrible sentiment de l'impossibilité de rendre ce qui se produit, ce qui surgit, ce qui palpite autour de soi et qui est plus mouvant qu'un océan de formes, de sons, de sensations; n'aura pu se détacher de la désespérante impression de devoir interpréter, adapter, traduire en une langue ce qui jaillit dans aucune et qui ne se laissera, qui plus est, pas faire. Il faut être généreux et unique, aimant, participant, attentif, joueur et plaisant, insouciant, rêveur, non pas pour capturer ce qui ne se laisse pas prendre, mais le porter au dire et rapporter ce morceau de soleil, d'air et d'eau dans sa besace, comme on revient de la pêche avec une belle prise. Sans doute Pierre Mahut est-il revenu avec de quoi ravir les yeux de sa famille, c'est-à-dire l'essentiel, mais pas remplir les assiettes. Alors peut-être aurait-il dû rapporter du poisson? Il le faisait aussi et Gilles s'en souvient, croyant que son père ne s'y rendait que « pour s'amuser » (Gilles rapporte les virées en Solex avec son père jusqu'au bassin d'Arcahon — une trotte! — pour ramasser des huîtres échappées des parcs et piquer des poissons plats à l'aide d'une petite fouenne. Pêcher ou peindre, gageons que pour le Vieux, c'était du pareil au même, du moment que la besace se remplissait!). Mais non, dit Gilles, il y allait vraiment pour rapporter le dîner. Mais on ne peut pas imaginer Mahut le Vieux, le Vénéral, l'homme de la grande sagesse qu'est la fantaisie, même vendant des bijoux dans un parapluie ou magasinier dans un dépôt de caoutchouc, faisant quoi que ce soit sinon pour le plaisir, le bonheur de vivre comme unique perspective. Certes nous avons perdu cette piste qui semble témoigner d'une ingénuité un peu débile; mais c'est pour la retrouver sous une forme qui a muté. Les traits de lumière qui s'entrecroisent et se superposent jusqu'à créer la densité d'une forêt de rayons scintillent autour de nous pour nous parler de la présence unique, palpable. Pourquoi aller de Paris à New York City en un quart d'heure? Cela est sans doute nécessaire et contient sa raison qui nous est cachée. L'aïeul, sa parole qui parle dans la toile, détient peut-être un indice sur le simple. Nous sommes tous des dieux qui parcourent le monde d'un ciel à l'autre en un éclair, les objets nous obéissent docilement, la terre recèle à notre ordre toutes choses, soumises au moindre de nos désirs. Et pourtant, malgré la lumière dorée qui nous baigne de son éternité, nous restons confus et égarés, anxieux et misérables tels des mortels ignorants et tremblants. L'aïeul seul saura nous conduire, tempérer nos exaltations et nous encourager dans nos instants de faiblesse en nous orientant sur le simple qui n'abandonne jamais l'homme que si l'homme s'en détourne obstinément. Il faut s'effondrer à genoux dans les musées, il faut vénérer, se pâmer devant l'art, verser toutes les larmes de son corps jusqu'à épuisement devant la beauté qui nous sauve, qui nous porte, le souffle de vie sur nos lèvres que nous ne sentons plus, parce que nous ne sentons plus le sacré de nos vies. Plus rien ne nous soutient parce que nous sommes impies devant la beauté. Il faut prier devant les vieilles crucifixions sécularisées des musées. Écouter son coeur parler. Ce sacré que nous tend le vénérable il faut le recevoir avec une reconnaissance infinie. C'est le plus haut don qui se puisse recevoir. L'automation de l'être vivant nous mène où l'on ne sait. Il faut courir devant pour voir, tout ressaisir dans le vouloir avec confiance. Notre allié est l'aïeul qui montre, qui fait signe vers l'éclosion de la vie qui, même si elle s'inscrit, domestiquée, au coeur de l'automate, n'est pas elle-même de nature automatique ou automatisable. La machine comme le perroquet ou presque, ne peut que répéter des phrases, mais non pas parler. Les humains humanoïdes, droïdes, sont de vieilles horloges, cassées, dépassées, du passé. De l'ère industrielle nous avons franchi l'époque martyre. Les arts mécaniques talencides, la mentalité ouvrière horrible, dissidente, rebelle et veule, soumise à la fois. Tout

cela est un passé dont Pierre Mahut a sillonné en Solex crânement, efrontément, en toute confiance, accroché au fourneau de sa pipe et la mère revêche, le paysage désormais englouti. Il a posé son chevalet partout où il a pu pour relever soigneusement les traces ultimes des dons divins de la terre, des eaux et du soleil où les machines peu à peu, les bateaux modernes, deviennent étranges et criards, impossibles à peindre. Sa besace magique se remplissait d'un baume, d'un aliment pour nos yeux, il serrait dans un coffret précieux le remède à nos incohérences, comme aussi d'autres artistes l'ont fait, mais qui ont été dépiautés avant l'heure, comme de vulgaires lapins de clapier. Il faudra les laisser reposer. Baigner le regard dans le flot si frais des toiles du maître, peut-être un des plus naïfs et des plus confiants du destin de la peinture, est une jouvence, un repos, une instruction paisible et claire... Mahut le Vieux n'est peut-être pas le plus grand peintre (qu'est-ce que cela veut dire, de toute façon?), mais c'est celui dont nous avons aujourd'hui le plus grand besoin. C'est pour cela qu'il se réservait. De quelle utilité peuvent-ils être les morts, pour les vivants? À quoi certains travaillèrent-ils, qu'ils l'aient su ou non? Quoi qu'il en soit, Mahut le Vieux a oeuvré pour cela et rien que pour cela, toute sa vie durant, aussi absurde, démodé, inutile, égoïste que cela ait pu sembler. Il n'a collaboré à aucune des pires roueries et fausses routes de l'intellectualisme pictural si cher au 20e siècle, un des plus faux qui fut jamais, clamant sa grande mission consistant à porter à la réflexion, à la lévitation des esprits l'art vivant, tout en l'assommant dans les ruelles sombres derrière les galeries. Mahut Pierre, rien que du concret, du senti, du direct au coeur, une forte poignée de main et pas un coup de couteau dans le dos comme le furent tous les artismes en « isme », et qui ont eu vite fait de se débarrasser des Pierre Mahut, de les envoyer dinguer en province d'abord, pour les étouffer ensuite, comme faisaient les souverains de France pour effacer les traces de leurs déprédations sur leurs inspireurs trop doués et trop arrogants. L'art forban, forain, hâbleur du 20e siècle s'est comporté comme eux. D'autres artistes bannis referont-ils surface de cette extermination sans pitié qui a conduit à un « tout-le-monde-artiste » ridicule, cette impasse d'aujourd'hui? C'est à souhaiter; ceux qui ne remonteront pas sont ceux dont la carrière n'a pas pu même commencer, ou bien qui fut si ténue, malgré son intérêt, qu'elle s'est engloutie sans laisser de trace. L'art mocherne nous a rendu bien plus de mauvais services qu'on ne le saura jamais. Nous n'en dormirions plus jamais, de trop l'apprendre.

l'extase

Comment? J'aurai l'audace d'arracher Pierre Mahut à lui-même, de le déposséder de tout son travail, pour l'attribuer avec légèreté à un peintre de mon invention, qui n'a jamais existé, en poussant des cris d'extase et de folle admiration? Suis-je donc bien décidément de ce genre qui tombe à genoux et en pleurs, en prière, dans les musées, devant les belles crucifixions? Oui. Ce n'est pas le dieu chrétien ou ceux de la vérité journalistique que je révère, mais le divin dont l'art est la suprême expression, et dont l'auteur a autant de noms qu'il plaira à la fantaisie d'en faire éclore, ou encore, aucun. Contre Mahut lui-même, son milieu petit-bourgeois, sa pipe et son journal, son idée même de l'art et l'ingénuité de ses conceptions parfaitement ordinaires, du monde, le vaudeville si convenu de son existence familiale, qu'il faut toujours appeler « la vie », comme si c'était le cas, c'est de ces circonstances banales que la mort et moi l'exonérons enfin pour l'emporter vers les cieux de l'absolu esthétique qu'il a bien méritée. C'est d'être mort et que j'ai buté dans un vieux coin de son tableau qui dépassait de la terre, que j'ai fouillée, que cette immense liberté lui est offerte, présent inestimable. Et c'est lui à son tour qui me fait le don de son travail avec insouciance et à la bouche le rire de l'acte généreux, espiègle, fantasque, comme il a toujours donné avec joie. Donner n'est pas vendre. Acheter n'est pas acquérir. Cet acte que nous sommes l'un à l'autre, rien ne pourra venir nous l'arracher ou nous le payer. Qui écouterait encore mes hurlements et mes vitupérations? Qui a jamais compris, par exemple, le secret lettriste d'Isidore Isou? Cet homme avait su l'abandon profond, malgré des vagues lettres très mignardes en surface, de la lecture, plus qu'un abandon, un oubli quasi antédiluvien — sorte de non-lieu antique. Et attendant de pied ferme, dans ses premières lignes venues, comme tout soldat du dire-feu, le dernier lecteur en la personne d'un bibliothécaire blasé, le lettriste était là pour lui crier qu'il n'y a rien à lire. En tout cas de ce qu'il n'escroquait plus qu'à peine trouver. Le lettriste suicide le dernier lecteur



Pierre et les « notables » du Bordelais.

du texte décérébré, sans pensée, en le décourageant aussi violemment que possible de tenter à nouveau de lire, en le justifiant dans sa paresse et sa fatigue, son sentiment que le lire est inutile. Là commence à toute ligne lettriste l'exigence du lire vrai, celui qui intime l'ordre d'apparaître à l'écrire vrai. Mais cet écrire vrai est un mensonge à son tour, si ce n'est pas la pensée elle-même qui est portée à ce degré d'exigence. La pensée par le lettriste se fait texte atroce dans la véhémence odieuse de ce dernier. On reconnaît là une certaine logique perplexbarquétienne, du projet musical principal de Michel-Paul Comte. Il faut avoir vraiment essayé de faire quelque chose pour s'en rendre compte. Nous sommes entre créateurs. Ces écrits sont professionnels. Si vous n'êtes pas du métier d'art, sortez, rien ici ne vous concerne et vous ne ferez qu'importuner. Exégètes, chercheurs, journalistes, on fait ici mieux votre travail, et à plus juste titre. Décamppez. Moment de signaler que Pierre était un homme qui a lu et bien réfléchi.

à tue-tête

La première ligne lettriste assassina la littérature, cette sinécure petite-bourgeoise du « loisir-intelligent » dont toute pensée, toute création n'ont cure. C'est la leçon de Sade, Céline, bien entendue. Pierre Mahut, lui aussi, en dehors de ses heures de présence familiale, dans le temps

libre de son oeuvre, assassine la peinture pour viser plus haut. Toute la peinture est là, à voir dans son art, résumée par lui, de la peinture romaine à l'abstraction, et elle ne fut pas vue parce qu'aucun « style » n'y fut aperçu. Parce que la manière du Vieux est bien trop universellement peinture pour qu'une particularité, un truc de pein-peintre comme son époque, en pleine crise du nouveau, en sortait toutes les semaines, ne soit visible. C'est la cosmogonie Art (l'art étant la peinture par excellence) qui resplendit en trois coups de pinceau. Un tableau en maximum trois heures, disait-il. Comprenez l'arrogance souveraine de Pierre Mahut, plaignez sa douleur d'être sans cesse comparé, à ses dépens, avec qui ne l'a jamais valu. La malignité a su le torturer en détail, malgré la consolation des chemins creux et des clochers. Il se réfugiait là comme dans son royaume et ce royaume brille soudainement de mille feux, de presque trop de luminance (l'oeuvre de Pierre Mahut sort de l'obscurité au sens propre), maintenant. La peinture n'a plus rien à dire que d'exiger qu'on la quitte, l'art n'a plus rien à révéler que sa finitude et l'exit vers une autre naissance qu'il crie, toujours interprété chez tous les artistes comme « une chose intéressante » de plus. Pierre et moi rions de concert, à pleins poumons, à vous faire exploser la tête, un éclair divin déchire la terre pendant que la pipe et le Solex se tiennent bonne compagnie. mpc

L'ah-ah maison

Depuis l'enfance, si souvent, tout déçoit, ennue, mortellement. Le monde des adultes est compris d'avance. Il a ses règles, ses conventions saisonnières, il est pesant, il est lent. Certains prennent le parti de compter sur eux-mêmes, il n'y a que leur imagination, les rêves qui leur procurent un moment de joyeuse insouciance. Ils construisent et peuplent des maisons de carton et de ficelle. Ce monde de l'enfance passe pour charmant, mais imbécile, devant être abdiqué pour les choses sérieuses, et remis à toutes fins utiles dans le garde-rêve des instants de loisirs. Certains ne coupent pas dans ces vues communes et conservent en dépit des avanies que leur entêtement leur réserve, le cap de leurs inventions capricieuses. Ceux-là seuls recèlent le don d'offrir, d'eux seuls peut sourdre un autre univers. L'ah-ah maison n'a pas quitté la chambre de l'enfance et parle aux hommes de ces instants où leurs rêves étaient encore indomptés et riches. La chambre de l'enfance est d'ailleurs l'endroit d'où toute chose jaillit toujours. Les petits objets des bambins les hanteront toute leur vie future, c'est une banalité. Leurs voitures, les accessoires de leur vie d'adulte devront venir, se manifester dans ce souvenir souvent d'ailleurs préfabriqué par une industrie cynique. Nous ne sommes pas les premiers à le savoir; sauf que les pionniers de l'ahah house y portent un regard tout particulier, sur le vert paradis primitif. Ce primitivisme peut devenir tout de creux et de bosses, de virages et de ravins, d'explosifs; car un enfant n'est pas un ange, et dans son monde, là où il n'est pas encore discipliné, les êtres vivent et volent à son caprice! Amusement et irrévérence, tendresse se conjuguent dans un univers visant à l'intégration, déconcertant mais drôle, insolent, mais sympathique. Détente, gentillesse vont rimer avec efficacité et satisfaction collective. L'ahah house est la maison du bonheur.

Sans doute le malentendu est total, le contresens intégral, ridicule, de tomber des méditations les plus délicates à la question de l'intégration du papier-peint dans le conapt humain d'aujourd'hui! Pourtant est-il si absurde de parler d'aménagement intérieur comme de la pensée, comme du sacré? L'habitation comme un temple, l'abri de l'être où règne l'esprit, la médiation? En considération de toutes les bêtises qui ont pu être énoncées à propos de tout et de n'importe quoi, essentiellement dans la presse (et donc ici nous visons la revue de décoration intersidérale) les nôtres s'accorderont parfaitement, et avec elles, et avec le ton général de nos pamphlets chez La-lasitude. Il faut en rire, de toutes nos âneries solennelles et pétries de présomptions! Creuses spiritualités telles que les années 1925-1970 ont bercé les pseudo-élites d'associations audacieuses entre mobilier design et reliques du monde antique ou oriental. Discours sur l'ancien et le moderne. Placards de beaux clichés associant colonnades grecques et chaises en résine, et quelque belle écriture d'une plume en vue, bien vaine et verbeuse, mais appuyant l'image de jolis blocs de caractères assurant la touche intellectuelle. Nous ne nous en privons pas davantage. Revenons-y, à ces semblances de vouloir habiter l'habitation par l'esprit, hanter les commodités bourgeoises d'un goût pour l'essentiel, tout superficiel. Après tout, si l'homme habite la terre en poète, il doit se préoccuper de la manière dont il aménage son environnement immédiat. Certes il ne l'a que trop fait, et avec tant de prétention au chic tape-à-l'oeil, qu'il faut revoir ces ratages avec calme et sourire. Faire le tri et comprendre, parce que le malentendu aura été épouvantable — mais que le dénouement va tout réconcilier. En France l'épiderme et les tissus profonds communiquent étrangement, pour le meilleur et sans doute surtout pour le pire, mais c'est là que l'être est là comme nulle part ailleurs, et que s'opposent, rentrent en conflit les tendances et les volontés. La modernité apportera son lot de désuétude, de suranné, charme qui se doublera, en filigrane, d'une autre réflexion, d'autres intentions, plus réfléchies, plus mûres. Habiter en poète évoque la plus radicale vision de ces années du vivre libre, affranchi des conventions mobilières et immobilières: le dépouillement, les portes qu'on claque sur des appartements dé-

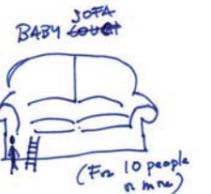
serts, prêtés, peinture blanche, ampoule pendant du plafond, mais aussi patines savantes, tapis précieux et ensembles recherchés. Il faut concilier l'inconciliable, la négligence des valeurs, l'indifférence pour le détail et l'harmonie, l'attrait du décor. Des artisans y parviennent, font merveille; puis tout se déprave et s'enfoncé dans des effets d'art toujours plus clinquants et mollassons, les matériaux et les techniques toujours plus performants dépassent l'esprit qui pourrait en faire usage. Regardons ce qui, dans l'habitation de maintenant, trahit un désir d'être qui est inassumé et qui oeuvre au paraître, à la simulation, et voyons si ces artifices ne seraient pas tout aussi pratiques retournés sur eux-mêmes et se mettant à être ce qu'ils ne font que paraître. Donc dans un premier temps rien ne bouge. Les meubles et les tentures, les lampadaires, les stucs des corniches et les plinthes ne changent pas, seulement de sens, de signification, comme on les regarde. C'est le regard qui change. Ça change, mais ça reste pareil. Sauf que ne voit pas qui veut. Qui voit, seul veut... Revenons à la généalogie de nos mystères. Historiquement les courants esthétiques du début du 20e siècle ont jailli des lectures inconsidérées qui faisaient rage alors; philosophes et poètes. Tout mal compris, pas retenu, entrepris et jeté dans le clichetéux avant même que les livres feuilletés, leur lecture baclée, abandonnée n'aient touché le revêtement de sol. Pourtant c'était de ces penseurs que bondissait ce nouvel esprit complètement dénaturé par la littérature psycho-sociale. Mais les penseurs pensent et ne sont donc pas si bêtes. Ils savent que leurs idées connaissent bien des degrés d'intégration, commençant par les plus écervelés, les erreurs les plus énormes, qui n'en sont pas moins des avancées portant en elles les premiers germes. Ce sont donc ces méprises brouillonnes, arrogantes et à côté de la plaque que nous laissons reposer d'une part, et dont nous reprenons la tradition de retardée mentale, aujourd'hui fanée, de l'autre. Une vérité, la vérité origininaire de ces courants esthétiques, se décante. L'oeil n'y voit plus la même chose. Le temps dépouille le dépouillement, les rodomontades de la bourgeoisie aventurière libre de toute attache. Ses attaches tombent, effectivement, sur le tard, malgré les blagues. Le salon moderne apparaît sous une tout autre lumière. Il est bien l'endroit où l'homme habite dans la proximité du dieu inaperçu. Il est abri de l'être, ou de quelque chose comme ça, même, et surtout après avoir singé, à force de l'avoir outré, ce caractère avec la dernière grossièreté. L'éternité vraie dépoussière l'éternité fictive en plastique moulé. L'esprit rattrape ses contrefaçons qui devaient bien être esprit pour l'enfourner sous leur face de mensonge. Où l'on conçoit soudain une métamorphose silencieuse où rien n'est anéanti, mais transformé, venant sous une tout autre lumière. Une circonstance bienheureuse. Les esquisses dessinées, mêmes vagues, parlent d'elles-mêmes mieux que toute harangue. Mais nous haranguons quand même.

Le ciel et l'abîme

Quelque part, suspendu entre ciel et gouffre, habite l'homme. Sa demeure est le Signe. Logos, horloge, géométrie. Il habite la mesure menacée par l'incommensurable. Mais son habitat ne doit jamais se forclure totalement sur lui-même, courant le risque de l'asphyxie. Il doit rester perméable à l'air libre, à l'inconnu, au Désirable, faute de quoi il s'étirole et meurt. Ainsi l'extérieur infuse discrètement sa présence et son mystère dans la teneur du nid humain. Pour cela il faut un régulateur, une architecture relationnelle entre l'énigmatique et le vivable; un dispositif qui ne doit pas faire donner à cet habitacle l'air d'une cage ou d'une cabine pressurisée — sauf à jouer avec ces idées pour les désarmorer — mais un lieu produit par et pour une ouverture. Une libre circulation doit être favorisée. Non pas seulement en terme d'espace, de fenêtres et de portes, mais dans les horizons et les perspectives que le regard peut emprunter avec la plus grande flexibilité possible — ou encore, avec le moins de blocage et de sursécurisation. Dans la demeure doivent régner le jeu, l'extérieur, les échanges et la circulation évidemment contradictoires, puisque la maison



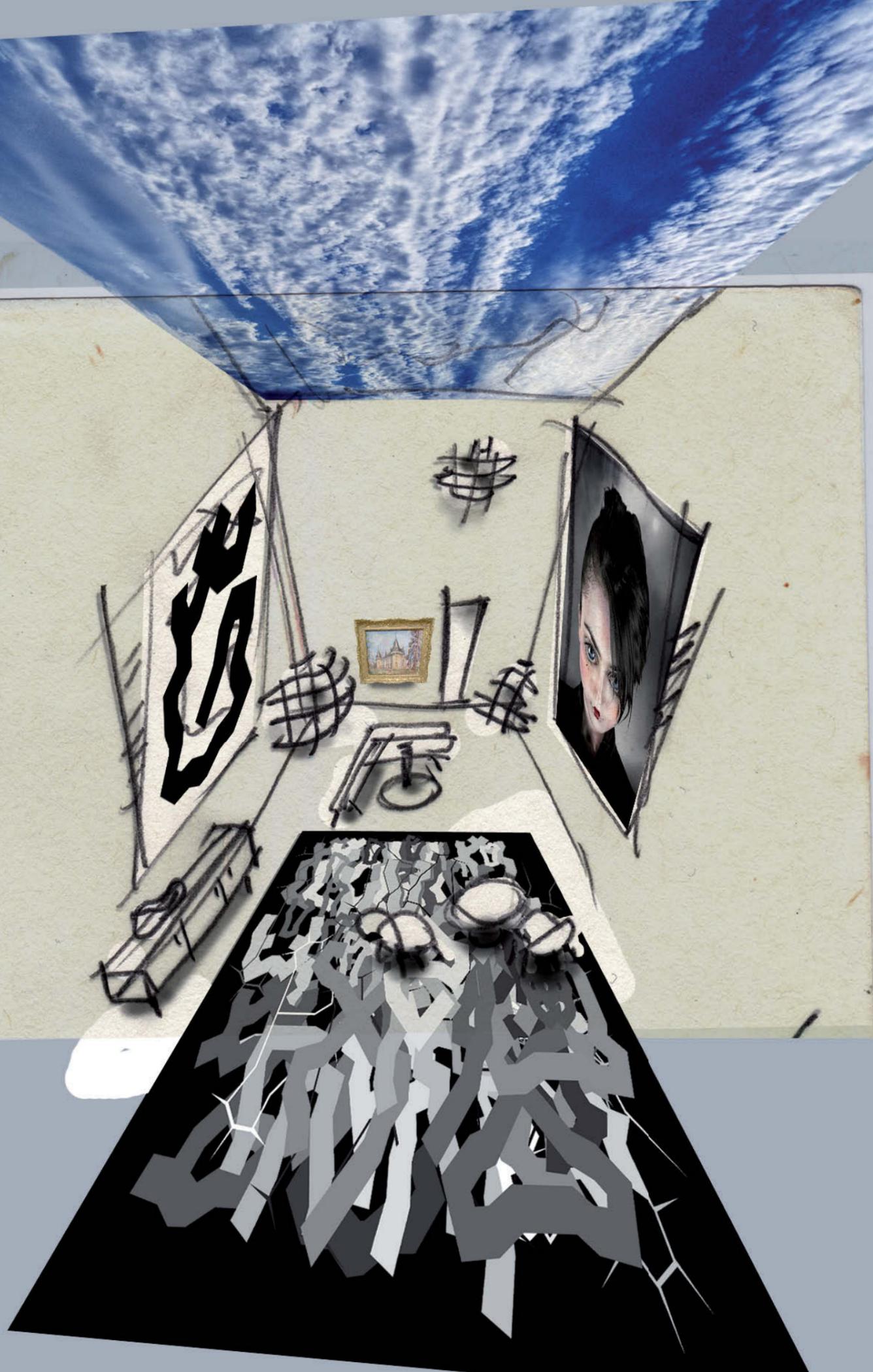
"ARM" CHAIR



Ci-dessus les toutes premières esquisses de mobilier pour la-maison-qui-rit, 2016.



Page en vis-à-vis: Haut séjour dans la proximité du dieu, sous 9 mètres de plafond. On remarquera, près de la porte de 3 mètres, la toile fondamentale de Mahut l'Antique, Château, 1951.





Lampe 3-S. Margueryth Mourrant pour Lulu Millères.



Voltaire Affaissy par Comte Latsu.



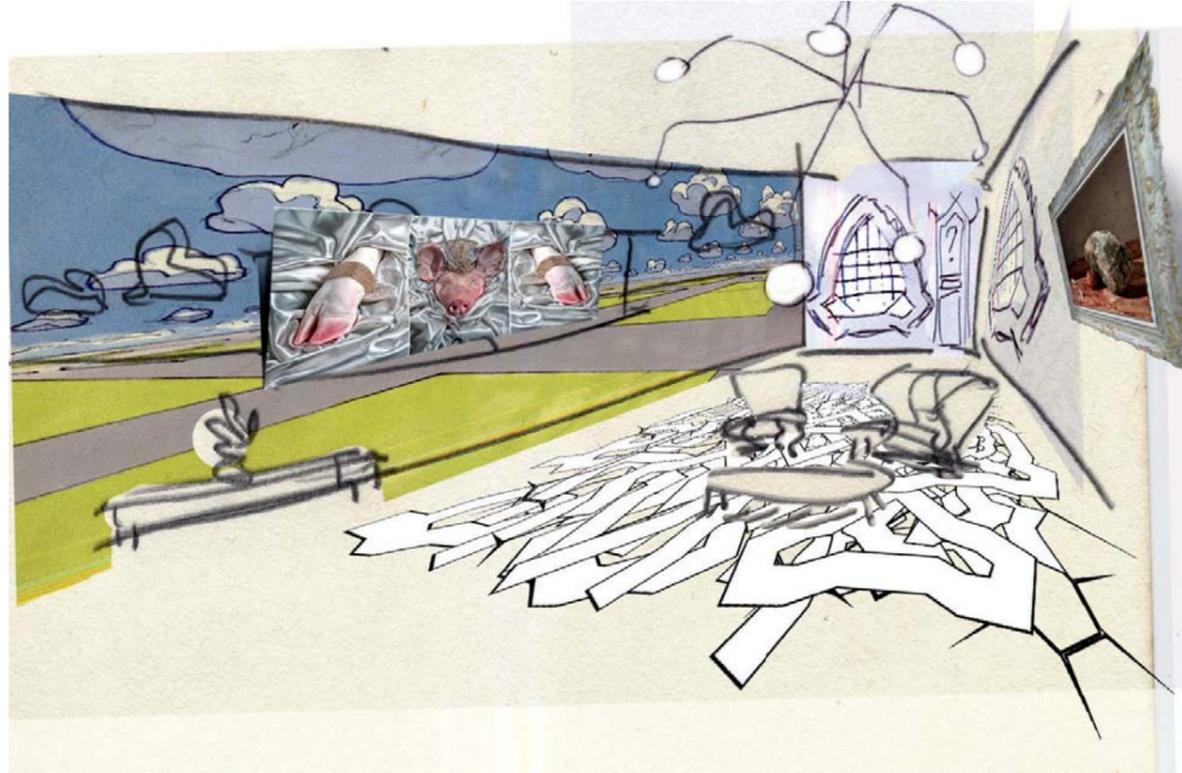
L'objet consommé par le regard... la hantise du négociant. Une conséquence imparable du jeu instauré par la représentation. Buttplug Joy-B by Lapôtre.

Salon long.

de l'homme est par essence protection, avant tout abri et, soudain, parfois coquille de gestation. C'est au designer de faire signe vers les modalités selon lesquelles seront réglées les entrées et les sorties. Dans la demeure le ciel s'appelle plafond, et il devra être un ciel; l'abîme, tapis; et ce devra être un gouffre. L'homme « devient » dans ses représentations. La plus grande capacité d'intégration possible. Rien ne doit être exclu de la Gigamaison. Tout devient beau dans son contexte; une métamorphose magique transfigure les choses les plus vulgaires, les plus criardes, les plus rabâchées, en chaudes exclamations de bonheur et d'amusement, en jamais vu. Ce n'est plus la discrimination qui sélectionne prudemment les ingrédients du beau parfait; c'est le rapport entre les objets qui est établi dès le départ dans un cadre exposé, poreux, perméable à tout et n'importe quoi... et qui pourtant ne vient que sous la lumière de l'ah-ah! de la maison, qui n'est pas, justement, n'importe quoi. On ne saura pas nous copier. Ce que nous faisons ne s'imite pas... ce n'est pas un nouveau truc à exploiter; c'est même banal, déjà fait, déjà vu, ça a traîné partout et c'est pour cela que tous travailleront, tous voudront avoir le plaisir et le profit de travailler avec nous. Le gigadesign fracasse les branlantes, illusoire cloisons qui séparent les conventions, ces conventions dont nous ne cherchons pas à nous détacher, mais que nous voulons toutes et jouant les unes avec les autres — sans tomber dans le fourre-tout de la clownerie intellectuelle qui fait la grande artiste, l'esprit libre, clamant le Grand Mélange pour mieux tracer ses filets étriés. La voix de cette clownerie-là fait partie des choses que nous avons le plus d'espérance à contrefaire et à transmuter. (D'ailleurs comment nous copierait-on? Nous nous nous surprenons nous -mêmes.) Ce que nous faisons n'a qu'une caractéristique claire, mais essentielle : cela vient de nous. Comment ce qui vient de nous pourrait-il venir de quelqu'un d'autre? L'époque a tourné et c'est le regard, la provenance qui font loi — pas des critères fixes et applicables à tout, à tous. À l'inverse, ce que font les autres peut, par contre, devenir ce

que nous faisons... tout vient de nous! — mais qui est-ce « nous »? Est-ce trop demander que de vouloir s'amuser tous ensemble, rire et avoir le bonheur de vivre chez soi — presque — comme à l'air libre? Avoir le ciel comme toit et, par des fenêtres virtuelles, le monde entier contenu par les baies vitrées et les rideaux, s'écoulant au rythme des jours et des saisons? Franchement, si la technique le permet, c'est pour le vivre avec toute l'intensité que l'on saura s'autoriser. L'époque n'ose pas reprendre le contrôle de la technique alors que celle-ci n'attend que d'être attrapée, violente, fécondée.

l'ordre du nouvel hôte
On entend toujours, qu'elle se trompe ou non, que ce que la convention générale admet doit être admis, pour cette raison même. Après des siècles de mise en accusation de ce principe comme de son règne absolu, Giga met ces antagonistes d'accord en adoptant convention et non-convention tout également. Qu'est-ce qui distinguerait la grande foire de notre art de l'intégration, du recueil, de l'hospitalité, du « oui »? On ne peut qu'évoquer la pornstar, Joybringer, et l'amour, l'amour et Joybringer. Dans ses romans, presque pas la trace d'une amourette, d'une idylle, d'une liaison particulière. Où est l'amour? Chez lui, l'amour est partout, il ne sait pas devenir exclusif. Cœur d'artichaut? Bien pire et bien meilleur. L'amour ruisselle de tout Joybringer. Ainsi du goût giga. Il répand une lumière bienveillante sur toute chose, afin de lui accorder rédemption, absolution, amour, l'alléger de la détresse et de la haine, de la laideur, lui faire dire « oui ». « Soyez mon hôte pour la nuit » est une phrase qu'une machine ne peut pas comprendre. Il faut en effet que le contexte révèle qui reçoit et qui est reçu, qui est l'invité et qui est l'invité. L'hôte de la haha house est à la fois un étranger séduisant et le maître des lieux qui le reçoit. Bienvenue à tous. Vous êtes chez vous. Votre maison est devenue une ah ah maison. Tout est pareil. Rien ne sera plus jamais pareil. Ainsi les mondes basculent dans un battement de cils, parfois



ART INSTITUTE CHICAGO 21 MARCH 9 SEPTEMBER 2021

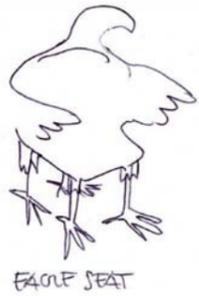




24 ou 25 fois par seconde. À tire-d'aile s'effeuillent et foisonnent les jours de nos séjours, de nos chambres, de nos couloirs, entrées, paliers, escaliers.

la déco murale

Pour juger au mieux des images destinées à la décoration dite d'intérieur, il faut imaginer l'effet qu'elles produisent à long terme sur leur environnement. Il n'y a pas à se jeter sur elles pour décréter sous les plus brefs délais si elles nous plaisent ou non : rien ne découle de décisions aussi précipitées. Il faut s'inspirer de la sagesse méditative allemande, qui porte son goût vers les choses qui demandent à être longuement et mûrement observées. La manière de Pierre Mahut¹, venue du Nord pour se réchauffer aux vents du Sud, est dans la plupart des cas de cet ordre. Elle diffuse autour d'elle un climat atmosphérique plein d'aménité; la presse la plus maladroite, mais la plus sensible, de son vivant, vante la générosité du peintre. Il y a don. Il y a toujours don quand le grand inspirateur est le plaisir insouciant de vivre. Le don s'effectue très simplement, mais le recevoir n'est pas si simple. Encore faut-il attendre patiemment qu'il se manifeste. Ce n'est que dans les modifications de l'intérieur, ce qui se diffuse sur les pièces où les toiles rayonnent doucement, silencieuses, discrètes, mais assidues, que la joie du peintre opère ses modifications. En ce sens le prix des oeuvres se justifie — sans se justifier : des oeuvres simples, belles et sans cote peuvent parfaitement enorgueillir un intérieur; des oeuvres fausses et laides, surestimées, ne font que « faire valoir » leur propriétaire, sans rien offrir. La peinture, il faut à la fois pouvoir en payer le prix et en recevoir le rayonnement secret, ce n'est pas la même chose, et l'un ne va pas toujours avec l'autre. Il demeure que la trace d'une main sur quelque chose ennoblit toujours une pièce. C'est l'effet d'un ordre magique qui échappe à tout.



Siège à plumes, à poils, à pattes ou à palmes... esquisser un meuble en moins de 5 secondes.

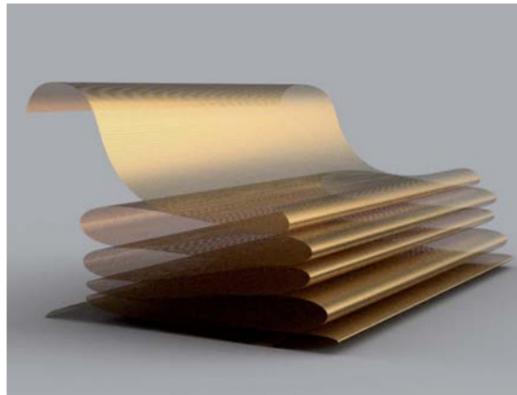
¹se reporter à l'article sur Mahut le Vieux page 8

La gigahahahaha

Ces projets de design jaillissent du plus haut point créatif et un simple coup d'oeil convaincant d'une évidence : l'exécution de tels environnements, de telles pièces de mobilier, demandera encore beaucoup d'habileté artisanale, car tout n'est qu'esquissé pour l'essentiel; la lettre, le détail de toutes choses demanderont moyens étendus et qualités hors pair — mais c'est cela justement qui fait de ce programme l'apparition de tout un monde. On songera que le siècle passé s'est malheureusement illustré par une terrible faiblesse : aucun projet d'envergure n'avait donné à des artisans délicats et inspirés, l'occasion de faire preuve de leur valeur. Il en a résulté bien des semi-carrières d'artiste. Beaucoup d'entre eux, au lieu de faire de bien médiocres artistes de premiers plans, auraient été parfaitement à leur place pour concevoir ou orner des frises, des rideaux, des tapis, mais rien n'est venu les employer à l'avantage de leur don et à celui de projets qui auraient vu naître de grandes et belles choses. L'ha ha habitat va être cette occasion et c'est pour cela que l'imprécision en est la force actuelle. Un univers arrive là de loin, se concrétise et se cristallise sans donner sa clé qu'au compte-gouttes, pour réserver une apparition



Pyramide Giga à degrés, avant que les architectes la rehaussent et y percent baies et terrasses.

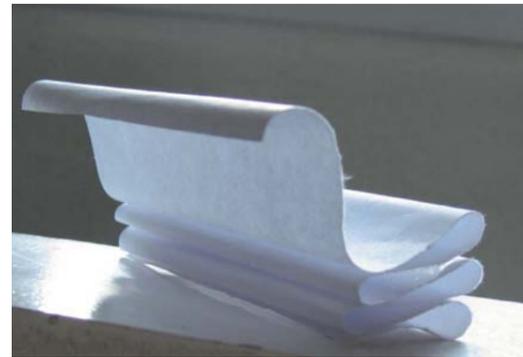


Un exemple de la collaboration au sein de l'ah! : La section étasunienne du Western Design crée l'Es-trapnge Ribbon Bench en 3D, la section française répond par une maquette papier de l'Estrange Ruban Banc. Le design occidental procède vers son aboutissement. Pour les derniers apports cruciaux de l'actualité des objets, se reporter au Qu'éâtre de Philolux d'une part, et au nouveau mensuel du mobilier, Mobwheelyeah International n° 1.



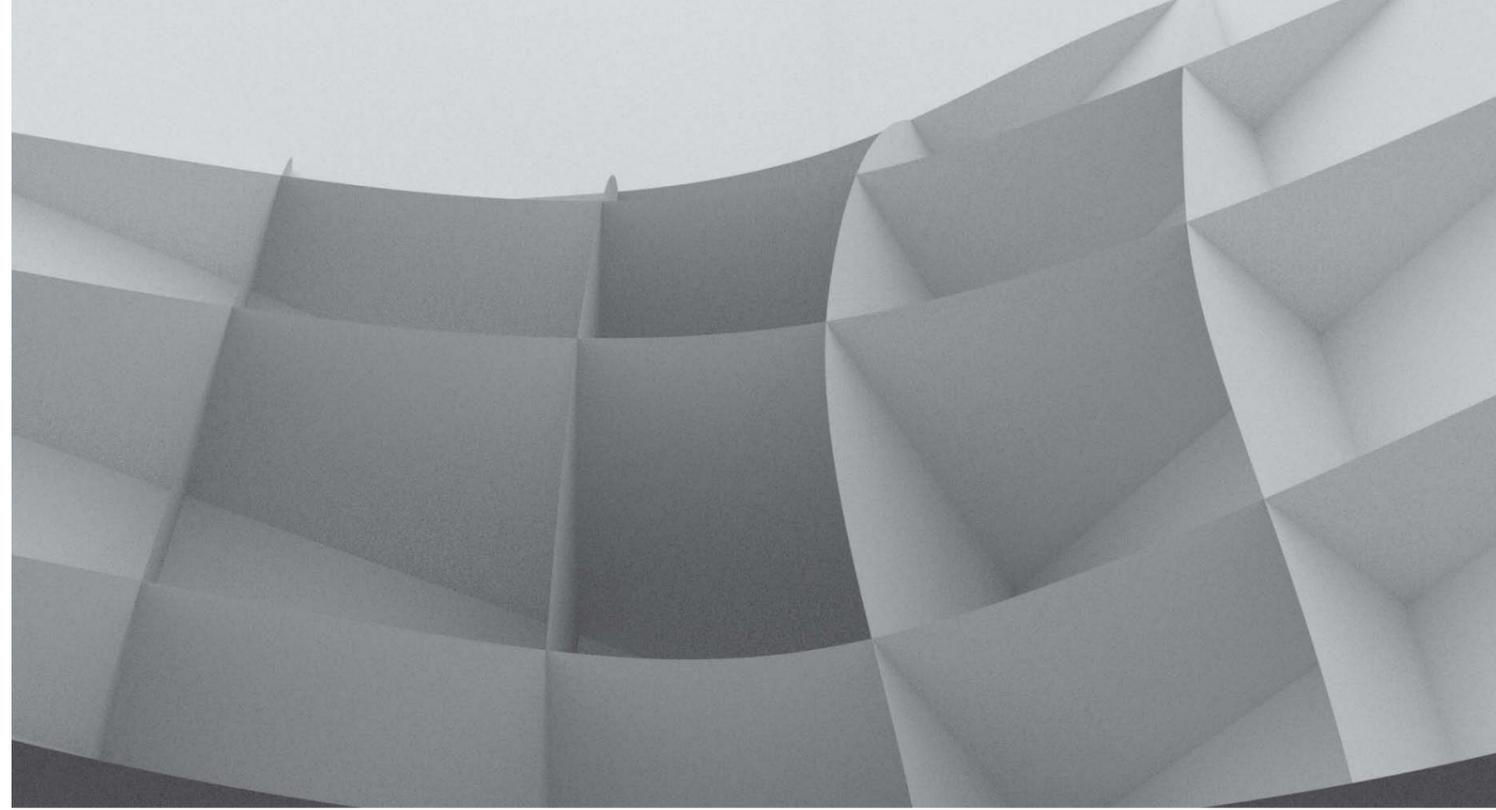
L'abri, le projet architectural de Laponéon : une immense coque vide en forme d'homme roulé en boule, protégeant le voyageur de la nuit, du soleil, de la pluie.

Le couloir offre, avec son côté miroir, la possibilité de se voir soi-même parmi les personnages de la fresque en regard.



se lover

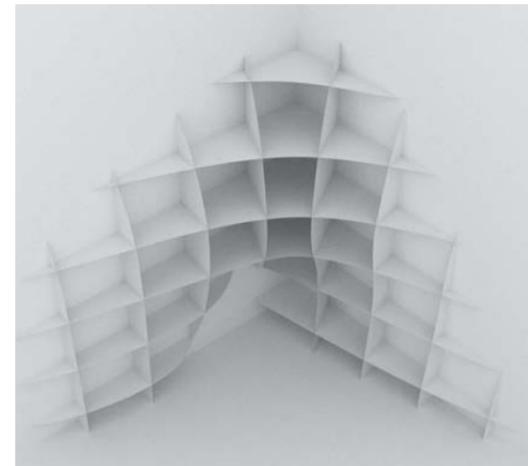
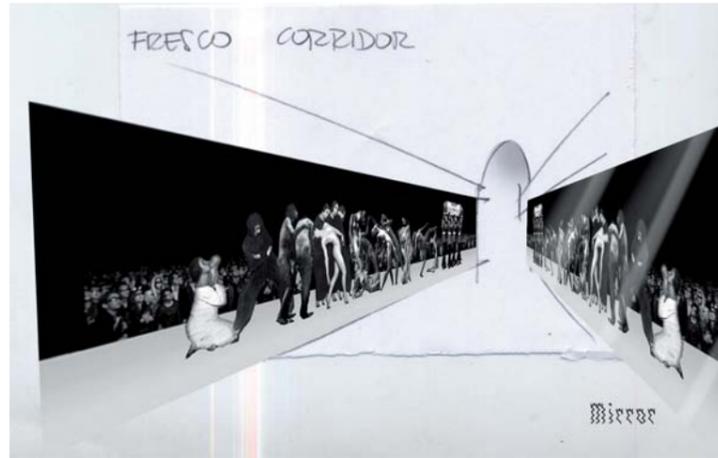
Le design doit aujourd'hui à toute force s'octroyer de la technique les possibilités extraordinaires qu'elle a développé et dont l'économie saura toujours moins que faire. La décoration d'intérieur est débordée et bridée à la fois, par les obligations d'un marché qui reste très en deçà de ce que l'invention réclame, et que la technique permet. Une volonté de paraître, de briller et d'éclairer se fait jour dans nos projets de situations domestiques. Ces tâtonnements sont les signes d'une émergence qui n'a pas la technique comme maître, mais comme inspiration et moyen à la fois. C'est l'accomplissement et la transfiguration de la technique qui s'annonce dans nos prescriptions déboussolées et taquines, nobles et heureuses, conciliatrices. Le logis bourgeoise



bourgeoise du fond de toute son histoire. De l'écrin précieux à la cabine du cosmonaute en passant par le boudoir et l'ascétique cellule, tous les fantasmes et les aventures s'y sont recueillies et veulent désormais cohabiter avec nous, qu'on le sache ou non ; nous nous y lovons. Ce nid que devient plus que jamais l'habitat humain annonce une gestation et une naissance au-delà desquelles l'inconnu veille en toute patience, depuis toujours. Nous sommes les éveilleurs et nous ne savons rien que l'ardeur et la nécessité du travail qui nous renforce et nous transporte vers l'issue.

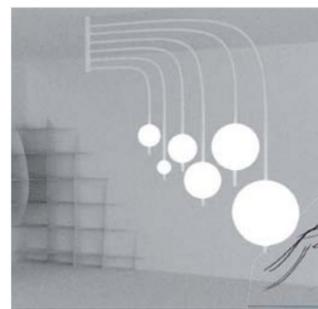
chitine

Le monde matériel, sensible, est une carapace, une coquille, une croûte, un bouclier, une protection qui va crever de l'intérieur et laisser percer l'avènement. Cette chitine refoulait vers elle-même la puissance artistique (esthétique)



Tunnel et chandelier par Lapôte.

Tunnel est un germe, non pas de meuble, mais d'espace, né dans le coin d'une pièce, comme une toile d'araignée, germe dont la forme est la mathesis, perçue au travers des synthèses informatiques, et plus précisément de la toile de la télétransmission globale. Du coeur de cette toile arithmétique l'ombre inquiète, menace et excite : un challenge entre en jeu. Ce n'est pas pour rien que sitôt Tunnel tissé, des araignées vinrent faire mobilier.

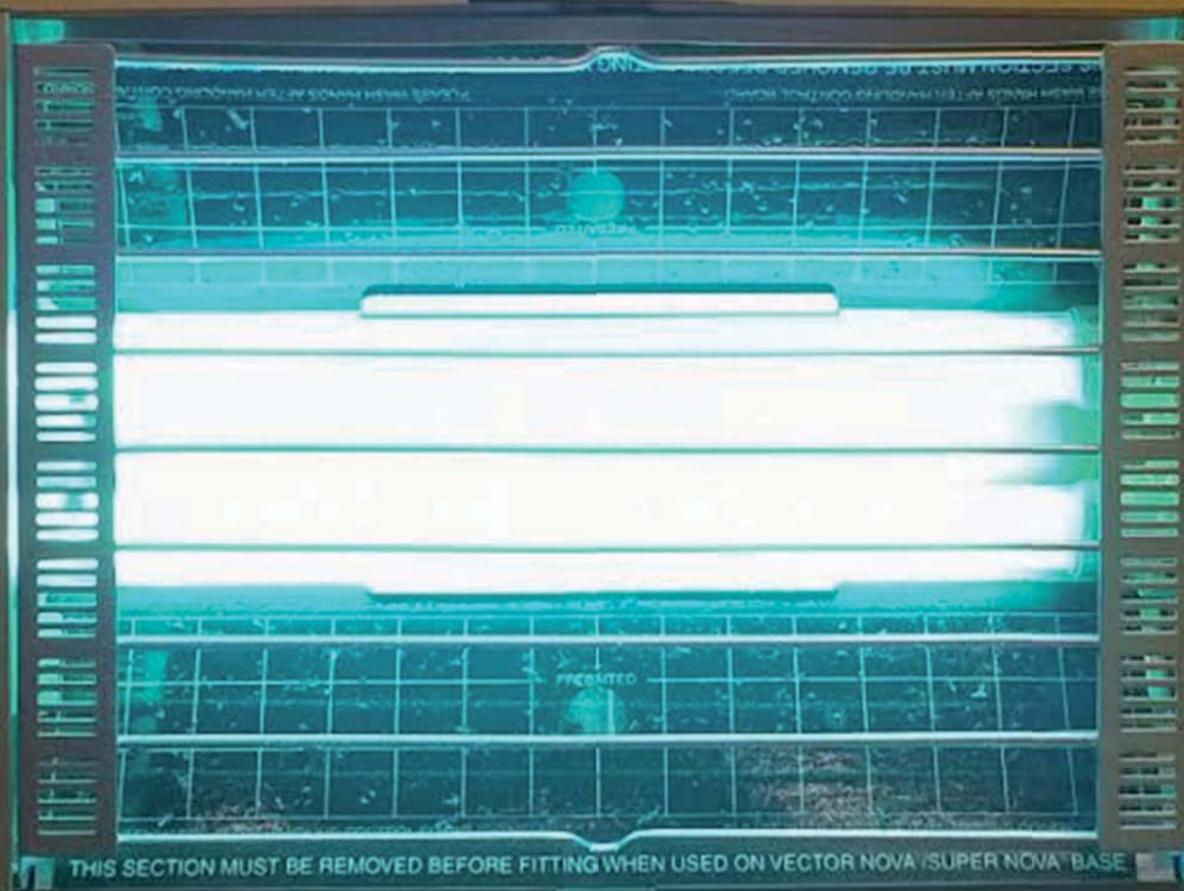


Violante Claire écrit :

Dictée*

Un jour dans la forêt
nous suivîmes la trace de deux grands loups cerviers
et de deux louveteaux.
L'un d'eux était blessé
et les marques de sang sur les feuilles
nous semblaient indiquer que c'était à son flanc.
Nous avons hésité, mais un était armé
et la curiosité l'emporta.
Nous marchâmes après eux
le silence sur nous et l'oreille tendue.
Le jour était levé
loin au dessus de nous le soleil était clair
nous nous enfonçons dans la nuit.
Ici le vent ne jouait plus
le silence contenait tout
et pourtant nous montions
la lande se fermait au dessus de nos têtes
nous gardait en son coeur;
les chiens ne couraient plus devant, ralentis attentifs
le malaise venait du seul son de nos pas.
Alors le premier s'arrêta
Et comme les dominos chacun heurta le précédent.
Le cadavre était là,
Les yeux ouverts et comme en vie,
luisants et fixes, un noir reflet du ciel.
Mais il ne bougeait plus,
le pelage terni par les débris secs et la terre
déjà les insectes approchaient.
Comme en un rite nous entendîmes
le claquement sec du fusil qu'on armait
le canon s'approcha du coeur.
Nos oreilles vibrèrent un moment
de la détonation depuis longtemps éteinte
alors que nous redescendions vers le soleil.

* extrait de
Mouvement propre
par Violante Claire,
à paraître aux Presses
de Lassitude.



Serpent

En nuit noire et immobile
Comme pas même au fond de l'eau
N'attend rien le rien tranquille
Qu'ouvre la lumière à la vie.

Serpent, l'étroit couloir de ton regard
Ne parle qu'à toi, le frémissement de ta peau
Et le son que nous n'entendons;
Une odeur peut-être et le goût du sang,
Prélude au sommeil.

Petites rides à la surface
Sombre étendue sans dimension
Ni espace ni temps
Lent mouvement du retour
Où s'éclaircit ce qui se peut : non ou bien oui.
Sans différence
Le même encore.

La chair s'égare sèche et se perd
L'os prolifère follement
L'ennui ouvre une riche plaine
Où chevauche la joie
Tout au long va ensemble
Naissance et fin.
Seulement un.



photos v. claire,
j. lapôte



Joyboninger

**Le goût de
Moutarde**

Les Presses de Lassitude